**Tristan Alleman**

# Fugitives

***les apercevoir, les concevoir,***

***déjà elles sont en fuite...***

(…)

Le silence des flots

 Leur regard est résolument tourné vers l'avant. On dirait qu'ils n'ont pas de temps à perdre, et pourtant, ils rament lentement, en rythme et très silencieusement. Le bois des rames effleure à peine l'eau claire et soyeuse. Le courant est faible et régulier. Il n'y a pas de remous, il n'y a pas de rapides. La rivière est un chemin lisse et sûr, un chemin bordé de buissons et de bosquets, de hautes plantes aquatiques très colorées.

 Le silence de leur barque glissant sur ce miroir est frappant. Ils en semblent eux-mêmes étonnés. Sans doute ne doit-il rien demeurer de leur passage en ces lieux, pas même l'écho d'un coup de rame. Il y a là un mystère qu'ils se gardent bien d'identifier, de comprendre ou de percer. Leur volonté est tout entière en lui. Ils se souviennent de leur embarquement sous les rires et les chants. Ils n'avaient pas de voiles, et pourtant ils les hissèrent... Il n'y avait pas de brise, mais c'est d'un souffle qu'ils gagnèrent les premiers méandres de la rivière, avant de disparaître aux yeux des incrédules. Ils maintinrent le cap, confiants et unis. Ils s'aperçurent qu'un peu d'imagination suffisait à créer ou changer les choses. Ainsi chaque coup de rame entraînait leur voilier magnifique. Chaque courbe de rive ouvrait de nouveaux horizons. Ils filèrent dans le courant, dont le silence s'accentua encore, laissant une impression d'immensité - celle des grands calmes marins.

 Une journée, une nuit et une journée encore passèrent sans qu'ils cessent de ramer. Entre les berges, parfois escarpées, ils s'aventuraient comme au plus profond de détroits inconnus et fantastiques. Leurs yeux oubliaient le chemin parcouru et les abords de la rivière, pour concentrer toute leur acuité vers le point de fuite qui perçait l'horizon. Le point de leur fuite... Ils ne se connaissaient pas, ne s'étaient jamais vus. Une étrange et même pensée - une seule pensée - avait germé dans leur conscience, en même temps. Ils s'étaient retrouvés près de la barque. Certains avaient parlé de leur idée à des proches. Quels fous ! Ils n'avaient donc qu'un mot à la bouche : partir ! Partir... Ils n'avaient pas de destination, pas d'intention. Ils n'emportaient rien. Quelle nourriture ? Eh bien, quelle nourriture ! Sur la rive, derrière leur rire, certains avaient douté, avaient songé et réfléchi... Ils partaient. Ils étaient partis. Que de désirs semblables en ce monde. Nos âmes sont furieuses de n'être pas nomades.

 Je les ai regardé passer. J'étais sur la rive. J'avais pris ce même chemin, voici quelque temps. J'ai débarqué ici. Eux continuent silencieusement, sans un signe, sans un regard. Je ne sais où conduit cette rivière.

Je ne romprai pas le silence des flots.

(…)

Voleur de pages

 Le type entra dans la librairie, roulant de drôles de z'yeux d'envie. D'envie de livres, d'envie de lire. Une envie qui l'avait pris comme vous prend soudain une envie de dessert, ou un désir d'être aimé.

Il voyagea autour d'un étalage de bouquins récents, drôlement bien disposés pour fendre l’œil d'un curieux. Mais le type ne s'y attarda que le temps de chercher ailleurs, autre chose.

 Plus loin, croisant d'autres clients, il suivit un rayonnage aux ouvrages poussiéreux, sans doute oubliés. Puis il se dit que rien ne l'intéressait vraiment, que son envie n'était que passagère de vent léger. Il revint vers la porte vitrée, bousculant un drôle de type au sourire figé, immobile. Celui-ci se retourna et ils se regardèrent sans parler.

 « Je voudrais pas crever ! » murmura le type bousculé, avant de s'éclipser dans le creux d'un livre ouvert qui traînait à terre.

 L'autre type ramassa le bouquin, dispersa les flocons de nénuphar qui en voilaient le titre et sourit. « Je voudrais pas crever » répétait la couverture du livre. Le type plongea résolument à l'intérieur du bouquin, feuilletant les pages sans innocence.

 Le premier texte était un poème de deux pages et le type fut drôlement réjoui. « Je voudrais pas crever » disait le poème, « je voudrais pas crever. » Justement ce qu'il cherchait.

 Quand il ne put plus résister aux rimes, aux images et aux couleurs des mots, il eut envie de l'acheter. Ses doigts qui fouillaient sa poche trouée ne ramenèrent à la surface du monde qu'un bouton rouge désuet et deux feuilles de platane entortillées, comme des reflets de sa promenade au bois.

 « Fauché... »

 Ses yeux qui ne comprenaient rien aux problèmes financiers continuaient de briller en s'attachant au poème. Et celui-ci, qui se piquait au jeu, commençait à briller aussi.

 Irrésistiblement, le type agrippa les feuillets du livre et, jetant un coup d'œil circulaire, arracha deux pages d'un mouvement sec plein de sueur...

 Il partit sans s'enfuir, s'enfuit sans se presser, se pressa sans s'enfuir... Mais une vendeuse vint l'arrêter, héla les gendarmes occurents, expliqua le forfait, porta plainte - Boris Vian riait aux éclats dans son bouquin détérioré ! - et témoigna devant le tribunal tandis que le type se morfondait dans une cellule crasseuse de prison sans livre.

 On l'invita, on l'incita, on l'exhorta, on l'obligea à restituer les deux pages volées afin de rendre sa complétude à Boris Vian - qui riait toujours... Mais rien n'y fit. Le type refusait. En l'absence de toute collaboration de sa part, il fut condamné à crever.

 Devant le bûcher, la guillotine, le bourreau et la potence, on lui demanda une ultime fois s'il désirait enfin rendre les pages volées.

 « Je voudrais pas crever » rit-il borisviamment.

 Aussitôt, la sentence tomba comme un couperet.

 « Vous allez donc crever ! » déclara solennellement le juge chargé de l'affaire.

 Mais le type s'en foutait : en prison, il avait appris le texte par cœur.